

Sandra Richter, Guillaume Garner (Hg.), »Eigennutz« und »gute Ordnung«. Ökonomisierungen der Welt im 17. Jahrhundert, Wiesbaden (Harrassowitz Verlag) 2016, 605 S. (Wolfenbütteler Arbeiten zur Barockforschung, 54), ISBN 978-3-447-10491-3, EUR 121,40.

rezensiert von | compte rendu rédigé par

Marie-Louise Pelus-Kaplan, Paris

Dans une conception traditionnelle de l'histoire économique, le XVII^e siècle se présente comme une sorte de parent pauvre entre deux grands siècles d'expansion, celui des Grandes Découvertes et de la Renaissance, le XVI^e siècle, et un XVIII^e siècle auréolé de ses Lumières et des débuts d'une révolution qui, avant même d'être politique, touchait déjà la démographie, l'agriculture et l'industrie. Affecté du signe moins dans beaucoup de domaines, le »tragique« XVII^e siècle a été longtemps considéré, sur le plan économique, sinon comme une période de crise généralisée, tout au moins comme une phase longue de stagnation.

Les travaux historiques des vingt ou trente dernières années ont totalement bouleversé cette façon de voir. Issu du colloque consacré à l'»économisation du monde à l'âge baroque« (»Die Ökonomisierung der Welt im Barockzeitalter«), le volumineux ouvrage que viennent de publier à Wiesbaden Sandra Richter (université de Stuttgart) et Guillaume Garner (École normale supérieure de Lyon) montre à quel point ont changé, dans la pratique des historiens, les objets, les méthodes, les outils mêmes de la recherche: la numérisation des sources, tant statistiques que littéraires ou autres, qui permet l'accès à des données à la fois plus massives et de portée ou d'origine plus larges, les apports de la microhistoire privilégiant les études de cas susceptibles de nuancer l'image globale de grandes tendances issues de séries statistiques, ceux de la sémantique historique appliquée à l'économie, ceux de l'étude des comportements appliquée à l'*homo oeconomicus*, les études centrées sur la culture matérielle, les travaux situés au croisement de l'économie et de la littérature, autant de champs qui ont permis le renouvellement des perspectives et des conclusions. L'orientation résolument interdisciplinaire de l'ouvrage permet de mieux comprendre comment le »sombre« XVII^e siècle des guerres et des famines meurtrières a pu être en même temps le »Grand Siècle« des arts et des sciences, et celui des brillantes fêtes du Roi-Soleil. Sur plus de 600 pages, à travers 31 articles répartis en 4 sections, auxquels s'ajoute l'introduction des deux directeurs de la publication, les manières d'»économiser« (au sens d'intégrer dans les circuits économiques) la vie quotidienne, matérielle, artistique, voire morale et religieuse des hommes et femmes du XVII^e siècle se regroupent en une vaste fresque, signée des meilleurs spécialistes internationaux d'histoire tant économique que culturelle. Le dialogue continu entre les notions en apparence contradictoires de l'»égoïsme« (*Eigennutz*) et du »bon ordre« (*gute Ordnung*) constitue une sorte de fil rouge le long duquel s'articulent les différents points de vue.

Dès l'introduction, les directeurs de cette publication font part de leur volonté de rompre avec deux tendances de l'histoire économique contemporaine, la première étant celle qui postule la valeur universelle du modèle de rationalité et d'action incarné, selon la doctrine néoclassique, par



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris | publiée
par l'Institut historique allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

l'homo oeconomicus, la seconde celle qui oppose les sociétés en fonction de leur intégration ou de de leur non-intégration au sein de l'économie de marché.

La première section de l'ouvrage, qui rassemble huit articles ainsi qu'une substantielle introduction rédigée par Mark Häberlein et Michael North, s'intéresse à la fois à certains aspects nouvellement étudiés d'un commerce international en pleine expansion – l'historiographie traditionnelle, à partir notamment des exemples anglais ou néerlandais, avait depuis longtemps déjà souligné ce fait – et d'un commerce local mieux intégré au marché mondial qu'on l'avait cru longtemps. Tandis que Magnus Ressel démontre l'inanité de l'ancienne conception d'un déclin économique des villes maritimes hanséatiques (Hambourg et Lübeck) à l'époque moderne, notamment dans le cadre de la guerre de Trente Ans, une autre étude concernant un marché beaucoup plus limité, celle de Peter Rauscher sur la ville autrichienne de Krems, montre l'intégration dans les circuits du commerce mondial de ce centre commercial pourtant relativement modeste, ceci dans le contexte global des débats théoriques autour du mercantilisme, par lequel s'affirme la volonté des autorités politiques de réguler les échanges à tous les niveaux et d'en tirer un profit maximal. Aussi bien la contribution de William Ashworth sur la carrière en Angleterre de George Downing, que celle de Christof Jeggle sur la création des tribunaux de commerce en Allemagne centrale (à Nuremberg, Braunschweig, Leipzig), celle de Michaela Schmölz-Häberlein sur les relations entre le margrave de Bayreuth et les héritiers de son banquier juif Samson Salomon, ou encore celle de Julia A. Schmidt-Funke sur la consommation dans la ville de Francfort sur le Main, sans oublier celle de Gerhard F. Strasser sur la tentative de création d'une langue universelle à l'usage des commerçants eu monde entier, toutes ces études font apparaître l'intensité et la multiplicité des débats concernant, au XVII^e et au début du XVIII^e siècle, les questions à la fois politiques et morales liées à la consommation et à la commercialisation des denrées. Une marchandise d'un genre particulier, les êtres humains, qu'ils soient esclaves ou captifs, fait l'objet de l'article de Wolfgang Kaiser qui conclut cette première section, montrant non seulement l'expansion à l'échelle mondiale de ce trafic, mais comment s'est organisée dans le cadre méditerranéen une complexe économie du rachat des prisonniers.

La seconde partie de l'ouvrage, intitulée «Marché du luxe, culture de la consommation et mécénat», rassemble six articles derrière la présentation de Marie-Thérèse Mourey et Susanne Rode-Breymann. L'histoire économique de la consommation de luxe et du mécénat, longtemps dominée par les études sur les controverses opposant, dans la perspective moralisatrice des écrits du temps, le «bon ordre» régulateur de la consommation à l'«égoïsme» pourtant créateur d'expansion et de richesse, s'appuie de plus en plus sur des documents comme les inventaires après décès (article de Vincent Demont sur Hambourg), les romans satiriques ou autres (articles de Philip Ajouri et de Mara R. Wade sur «Alamode» et «Fortunatus»), les écrits de circonstance, mais aussi les partitions, livrets d'opéras et autres documents produits en série. Elle constate désormais l'économisation du luxe au sein de couches sociales qui ne se limitent plus aux cours princières et aux noblesses, mais incluent notamment les bourgeoisies urbaines. Étudier les artistes dans leur comportement économique est aussi une des tendances nouvelles de la recherche, comme l'illustrent les contributions de Nils Büttner sur Rubens et d'Elisabeth Rothmund sur les musiciens de la cour de Saxe. On retrouve cette ambition à propos du lien entre pratique scientifique et notions économiques dans l'étude de Harold J. Cook qui conclut à une co-production simultanée, au

Frühe Neuzeit – Revolution – Empire (1500–1815)

DOI:
10.11588/frrec.2017.3.41468

Seite | page 2



Herausgegeben vom Deutschen Historischen Institut Paris | publiée par l'Institut historique allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)

XVII^e siècle, des concepts et des méthodes par l'économie et par la science.

Dans la section III, «Économie du savoir, savoir de l'économie, et économie de la connaissance», Martin Mulso pose en introduction la question des origines de l'«économie du savoir», que d'aucuns considèrent comme un phénomène actuel et récent. Les recherches à l'âge baroque amènent à s'intéresser à des figures comme celle du «marchand savant» (*mercator sapiens*), celle de l'entrepreneur de savoir, celle du faiseur de projets, et celle de l'alchimiste, moins éloigné qu'on pourrait le croire du monde rationnel des caméralistes, comme le montrent les études de Ted McCormick et de Vera Keller. Au centre de la problématique se trouve l'examen des nouveaux marchés de la connaissance, des moyens et des formes de la consommation érudite, notamment à travers la production et le marché du livre étudiés par Philip R. Hoffmann-Rehnitz et Marcel Lepper. Tandis que Marian Füssel se penche sur l'économie de la république des lettres (*Gelehrtenrepublik*) qu'il tente d'éclairer en étudiant leurs pratiques, d'abord dans le cadre de leurs ménages, puis dans celui de leurs institutions, et enfin au niveau de l'économie morale qu'ils prônent, Thomas Behme scrute à partir de la diffusion de l'«Arithmétique morale» du savant et philosophe de Léna Erhard Weigel l'influence de ce dernier sur la mathématisation de la pensée économique et sociale dans l'Allemagne des XVII^e et XVIII^e siècles. Les progrès de la pensée économique au XVII^e siècle transparaissent d'ailleurs jusque dans les œuvres poétiques et romanesques du baroque, comme le montre l'étude de Simon Zeisberg sur les œuvres de Grimmelshausen. Mais pour conclure cette troisième partie, l'article de Johann Anselm Steiger montre à juste titre que la pensée économique du temps serait incompréhensible sans la référence constante à la pensée de Luther et à sa doctrine de la justification.

Dans la section IV, intitulée «Régulation du marché, morale et théologie pour et contre le marché», l'introduction de Karin Friedrich et Andreas Holm part de la parabole biblique de l'homme riche et du pauvre Lazare pour analyser toute la complexité du débat à la fois moral, politique et religieux autour de l'idéal du bien commun, et des moyens de le favoriser dans un contexte de guerres, de cherté et de troubles monétaires, mais aussi de renforcement des États orientés vers l'absolutisme. Dans ce débat s'affrontent, à propos de la notion de «marché», les tenants du «bon ordre» et ceux de l'«égoïsme», créateur d'ordre à sa façon, mais les deux auteurs soulignent les manques encore flagrants de recherches sur ces sujets. La plupart des contributions de cette partie IV s'intéressent aux discours, au temps du mercantilisme et du caméralisme, tenus sur la régulation des marchés, des prix, des pratiques commerciales, de la production agricole et industrielle, mais aussi de la démographie, par des acteurs issus de milieux divers et servant des intérêts parfois contradictoires. Éditeur avec Pierre Jeannin et Wolfgang Kaiser de la monumentale publication en quatre volumes (six prévus) «*Ars mercatoria*», qui rassemble pour toute l'époque moderne les manuels et traités, de toutes origines, publiés à l'usage des marchands, Jochen Hoock introduit la problématique et montre les liens et filiations reliant entre eux des auteurs des différentes époques et de différents pays. Anne Montenach pour sa part regarde, à travers les pratiques observées sur le marché lyonnais au XVII^e siècle, comme par exemple le marché noir et le rôle qu'y jouent les femmes, les rapports entre morale et droit, la question du juste prix, et la tension entre bien d'État et bien public. À Cologne, dans les métiers du textile étudiés par Muriel Gonzalez Athena, c'est la régulation du travail artisanal qui est passée au crible, d'où il ressort que dans un contexte de concurrence internationale, les corporations ne sont pas les carcans ennemis de toute nouveauté qu'on a si souvent dénoncés, mais ont su par

Frühe Neuzeit – Revolution –
Empire (1500–1815)

DOI:

10.11588/frrec.2017.3.41468

Seite | page 3



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris | publiée
par l'Institut historique allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by-nc-sa/4.0/)

leur flexibilité favoriser les intérêts des artisans. Le panorama des traités et manuels théoriques ou utilitaires est élargi, dans la contribution de Justus Nipperdey, par les traités concernant la démographie et les politiques afférentes (mesures pour favoriser la nuptialité, ou encore pour contrôler les migrations), tandis que Ulrike Gleixner replace dans le cadre du piétisme la mobilité missionnaire à travers l'Europe baroque, montrant, ici aussi, le lien inextricable, déjà maintes fois constaté, entre économie et religion.

Un index des personnes complète ce très riche ouvrage, et en facilite l'utilisation.

Frühe Neuzeit – Revolution –
Empire (1500–1815)

DOI:

10.11588/frrec.2017.3.41468

Seite | page 4



Herausgegeben vom Deutschen
Historischen Institut Paris | publiée
par l'Institut historique allemand



Publiziert unter | publiée sous
[CC BY 4.0](https://creativecommons.org/licenses/by/4.0/)